

L'ESPRIT DE BOUZARÉA

D'une jeunesse si nombreuse, si diverse par ses origines, on pourrait craindre que, réunie pour des études visant au même but, mais assez différentes si l'on considère la Section et l'Ecole Normale proprement dite, elle manque de cohésion spirituelle et sentimentale. Et cela s'est bien vu tant que les trois groupes d'élèves restèrent séparés dans l'Etablissement comme par leurs programmes. Ce temps est révolu : aujourd'hui, encore une fois, nos jeunes gens vivent en commun, fraternisant dans les salles d'études, au réfectoire, sur les terrains de jeux, à la coopérative et aux jours de sortie. Le Cinquantenaire de l'Ecole, en outre, avec sa fête commémorative, assemblée solennelle qui renforcera les liens unissant sans qu'ils les aperçoivent toujours, les générations d'élèves-maîtres et de sectionnaires d'hier et d'aujourd'hui, sera une éclatante démonstration de l'esprit de Bouzaréa.

Cet « esprit » n'est pas, et vous le savez bien, celui d'un fantôme. Ni une illusion, ni un rêve, ni un souhait, mais une vivante réalité. S'il est des collines inspirées, en voici une que rien, sauf une situation prestigieuse, favorable à l'étude et à la méditation, n'appelait, il y a cinquante ans, à cette fortune, mais qui a su s'adapter au rôle spirituel que le hasard lui assignait, devenir une cité du gai savoir en même temps qu'une vaste maison de famille, une **Petite Chartreuse**, souriante et sans conventuelle rigidité. A l'entrée de cette Maison, exprimant cet esprit de Bouzaréa, je pense que l'on pourrait, de l'assentiment de tous ceux qui la connaissent, inscrire sur le marbre en lettres d'or :

ICI A COMMENCÉ UNE LONGUE AMITIÉ

Amitié qui naquit entre camarades européens venus de tous les coins du Département ; entre Européens et Indigènes, Kabyles et Arabes de toute l'Algérie ; entre Français d'Algérie et Français de France ; entre Indigènes et Sectionnaires. Amitié rehaussée, entretenue, depuis quelques années, par la création de l'Association Amicale des Anciens Elèves et Sectionnaires de Bouzaréa. Amitié entre les professeurs : les uns et les autres se retrouvent dans leur salle à manger, à la « table commune », dont la bonne chère et l'entrain traditionnel font oublier à ces commensaux de chaque repas de midi l'éloignement du foyer. Amitié entre les élèves et leurs maîtres, puisque sur dix-huit fonctionnaires administratifs ou enseignants à Bouzaréa, treize d'entre eux sont sortis de l'Ecole Normale ou de la Section. Amitié qu'atteste encore le souvenir reconnaissant que gardent à Bouzaréa tous ceux qui, élèves-maîtres, professeurs, économes ou directeurs, y passèrent, sont *fiers d'y être* passés.

MISSION DE BOUZARÉA

Du fait peut-être de l'obligation, dans notre relatif isolement, de nous « sentir les coudes », nous avons besoin de cette solidarité profonde et agissante dont nous aimons à éprouver chaque jour la force ; tel est bien le premier élément où se reconnaît **l'esprit de Bouzaréa**. Le second se traduit chez tous ses adeptes, par l'unanime **volonté de servir**. Assurément, en un pays d'hommes d'action, ce désir de l'action utile n'a rien que de très ordinaire. Où il devient plus original, c'est lorsque, interrogeant le passé de notre Ecole, nous découvrons, non sans fierté, dans quelles directions parfois surprenantes, inattendues d'une Ecole Normale, s'est exercé le service de ceux qui, ici, apprirent à servir. Aussi bien faut-il dire un mot de ce que l'on pourrait appeler **la mission de Bouzaréa**.

Sans doute le rôle d'éducatrice des futurs maîtres de la plus grande partie de la jeunesse européenne de l'Algérie lui était-il, par l'institution même de l'Ecole, régulièrement dévolu. Ce qu'il importe toutefois de marquer, c'est la conscience, le dévouement, l'esprit de suite que, dès la sortie des premières promotions de l'Ecole. c'est-à-dire depuis bientôt trois quarts de siècle, ont apportés les maîtres sortis de l'Ecole Normale Française au service de l'enseignement primaire des européens. Contribuant ainsi et pour une large part, à la fusion de toutes les races méditerranéennes vivant en Algérie, devenue l'un des foyers algériens des plus ardents de l'esprit français, Bouzaréa tient une place d'honneur parmi les fondations qui ont le mieux servi notre influence et surtout nos protégés.

Mais elle n'occupe pas une place moins considérable dans la conception et l'organisation de l'enseignement des Indigènes : à ce sujet, sans vain désir d'apologie, avec le seul souci de rendre justice à tous les ouvriers d'une grande oeuvre, on peut bien écrire que, si la création de l'enseignement des Indigènes en Algérie est née de la volonté lucide, généreuse et tenace du Recteur Jeanmaire, son second, en cette affaire, fut M. Paul Bernard. C'est à ce dernier, en effet, à lui et à tous ses professeurs et instituteurs de Bouzaréa, que nous devons d'avoir élaboré, rassemblé en corps de doctrine, les éléments divers nés des besoins, mûris par l'expérience, de la pédagogie de la classe indigène : de toutes les classes, la plus difficile ; en conséquence, de toutes les pédagogies, la plus positive, la plus réaliste. Ici de quoi s'agit-il, en effet ? De doter chaque écolier indigène d'un moyen rudimentaire mais cependant précis pour s'exprimer dans notre langue ; pour suivre la leçon du maître chargé de le pourvoir des quelques connaissances usuelles, des quelques principes moraux les plus nécessaires. Or, jamais élève, plus que notre petit Arabe ou Kabyle, n'offre l'image classique de la « table rase » ; littéralement, **il ne sait pas un mot**. Au

maître d'en profiter, si l'on peut dire : avec les débutants, du langage, du langage et encore du langage. A l'enfant de parler. Toutefois, comment l'y amener ? Par l'action menue, mais incessante ; en le faisant agir, en l'obligeant à traduire sur-le-champ ce qu'il a **fait**. Donc, en usant du verbe, le mot de l'action ; du verbe qui réclame son sujet, appelle un complément et bientôt tout un cortège de compléments.

Pédagogie, on le voit, essentiellement, voire strictement concrète dont le procédé majeur, et, au début, presque unique, sera donc « l'exercice de langage ». Leçon difficile, mais assurée de succès ; à une condition pourtant : c'est qu'elle soit dirigée avec maîtrise. Ce procédé, l'étudiant sans relâche, l'expérimentant à son école annexe, le perfectionnant de jour en jour, Bouzaréa est parvenue à lui faire rendre le maximum de résultats, lui assurant ainsi une durable et glorieuse carrière. Voyez comment, ouvrant une école à Abéché, un de nos anciens sectionnaires, Paul Fabre, adapte heureusement « ce qu'on lui a montré à Bouzaréa » à l'usage de ses petits noirs du Ouadaï :

« ...Ainsi Mahamoudi fait homme se souviendra peut-être un jour de l'âne que Bakar amenait l'autre matin devant l'école. Après le boeuf... on faisait comparaître le « bricot ». Et l'on se rassemblait dehors, dans l'ourlet d'ombre du rempart. Chikou disait : « Bourma, keské jé tiens ? » – « Tu tiens l'oreille du bricot... non ! de l'âne de Bakar, » Et puis Kada touchait un oeil, touchait les yeux, touchait le ventre de la bête. Et l'on parlait comme des Blancs. A son tour, joyeusement, Lucien palpait la place où les chevaux portent crinière, où les « bricots » ne portent presque rien ; et Omar **III**, voulant répondre à la question : « Qu'est-ce qu'il touche ? » confondait « Lucien il touche la « ké » de l'âne... » Ce qui les faisait rire tous, y compris les tirailleurs. Et l'un d'entre eux montait sur l'âne... Et deux, pour pouvoir dire : « Nous montons » et faire dire : « Vous montez ». Et « je descends » et « Tu remontes ». Jusqu'à ce que maître Baudoin d'Afrique, pris de malice ou fatigué de s'amuser, baissant la tête ou rusant un peu, eut « débarqué » vilainement Mahamoudi, pour faire psalmodier à l'assistance : « Ma-ha-mou-di tombe par terre. Ma-ha-mou-di n'est pas content. » Puis, on rentrait « lire et écrire l'âne » compter des ânes, en rassembler, en perdre, en dessiner un plein marché, pendant que l'autre, le modèle, rêvassait dans la lumière du Tata. Le lendemain, Abderrasoul envoyait par des « captifs » un dromadaire et un cheval sellé : chameau, chameaux ; cheval, chevaux... Mahamoudi songeait à l'âne... »

Comme elle est émouvante, dans le lointain Ouadaï, cette application de notre authentique « produit-maison », si correcte, si fidèle à la doctrine pédagogique de Bouzaréa. On dira peut-être de cette « méthode directe » qu'elle est un peu puérile, simpliste, aboutit à des expressions mécaniques, à des phrases stéréotypées, qu'elle est donc peu idoine à faire

sentir et penser. Tout dépend, il est vrai, du maître qui, ayant reçu un outil de choix, bien au point, ne sait pas utiliser jusqu'au bout ce loyal et précieux instrument... Mais les maîtres formés à notre Ecole savent bien qu'il s'agit là d'un moyen et non d'une fin. Lorsqu'ils sauront parler, leurs élèves seront aptes à penser et, à sentir. V assistais, il y a quinze jours, dans une classe d'application à un exercice de langage sur la mer. Eh bien ! *était-ce l'art du maître, la sûreté de sa préparation, la sobriété de ses questions, l'autorité de ses gestes, plus éloquentes que paroles, était-ce l'intérêt visible qu'y apportaient les élèves pris au jeu magistral, je l'atteste : j'ai entendu dans ce cours élémentaire l'une des plus belles leçons de ma carrière : le maître interrogeait, suggérait plutôt ; les élèves répondaient juste, et d'abondance, se corrigeant mutuellement, sans désordre, fiers de leurs bonnes réponses. La mer, on l'apercevait des fenêtres de la classe, déferlant au pied de Saint-Eugène ; et c'était, nées de la leçon : la mer calme, la mer un jour de tempête, les barques et les paquebots sur la mer... Ah ! le parfait entretien ! Ces enfants et leur maître, et moi-même, nous vivions si intensément cet « exercice de langage » **sur la mer** que nous semblions, les uns et les autres, avoir déserté la salle de classe, et que nous étions nous-mêmes, là-bas, à Saint-Eugène, à jouer passionnément près de la mer, et comme avec la mer.*

On ne le dira donc jamais assez : c'est le bureau du directeur de Bouzaréa qui, durant treize années, a été la salle de rédaction de ce Bulletin de l'Enseignement des Indigènes qui ne fut jamais plus riche de substance, plus apte à diriger, à conseiller les maîtres. A aucun moment peut-être de la vie de l'Ecole, ne s'est affirmée davantage la cohésion de vues des maîtres de Bouzaréa. Car la lecture minutieuse de tous ces Bulletins dont Paul Bernard était l'animateur traduit hautement une entente spirituelle et technique, un véritable esprit d'équipe.

Et que dire, d'autre part, du rôle particulièrement éminent qu'a, depuis près de quarante ans, joué dans cette œuvre, notre Section Spéciale ? Préparée tout **spécialement** (il faut reprendre le mot) à la mission de civiliser les Indigènes, elle n'a jamais, en dépit des difficultés de toutes sortes, de l'indifférence, voire de l'hostilité ambiantes rencontrées ici et là par les maîtres qu'elle formait, cessé de se consacrer à cette tâche complexe, qui ne souffrait aucune défaillance. Economiquement, elle a contribué, par un enseignement pratique des choses de la terre, à retenir au sol des populations qui vivaient selon des traditions culturelles insuffisantes à les nourrir, ne songeant dès lors qu'à l'évasion et au nomadisme. Très exactement, et pour en citer l'exemple le plus typique, ce sont les instituteurs issus de la Section qui ont « refait » la Kabylie. Et, plantant des arbres, créant des jardins, multipliant les soins d'hygiène, ils n'ont pas

seulement aidé à changer la face ingrate du sol, à améliorer la race ; ils ont puissamment contribué, c'est là leur plus grand mérite, à gagner à nous l'âme indigène. Occupant peu à peu le Maroc grâce à son ingénieuse « campagne de routes », Lyautey l'Africain déclarait : « Un chantier vaut un bataillon. » Et nous, de croire, et non sans raison : en pays indigène, la moindre école vaut aussi un bataillon, car c'est le plus nécessaire et le plus profitable des chantiers. D'ailleurs, en **1918**, un Gouverneur Général ne rappelait-il pas que le seul coin de l'Algérie où eussent, pendant la guerre éclatée des troubles, c'est un pays qui, jusqu'alors, n'avait pas eu d'école française ?

Ce que, pour réaliser cette transformation radicale, profonde, de l'Algérie, il a fallu d'abnégation, de constance et parfois d'héroïsme, un universitaire éminent, Vidal de La Blache l'écrivait déjà en 1897, à la suite d'une mission en Algérie ; et tout en rendant hommage à tous les maîtres de l'enseignement des indigènes, il soulignait plus particulièrement l'influence sur ces maîtres de « l'esprit de corps » qui anime depuis sa fondation la Section Spéciale. Voici cette page, l'une des plus belles dont Bouzaréa puisse s'enorgueillir : « ...ce n'est guère que depuis dix ans (en Algérie) qu'existe une organisation méthodique de l'enseignement des indigènes. Tout, dans cette organisation, dépend de la valeur des hommes, car cet instituteur est jeté, absolument isolé dans un milieu inconnu ; il est éloigné de tout centre européen ; il est là, semblable à ces jeunes officiers que l'on voit parfois seuls, laissés à eux-mêmes dans les postes de l'Extrême-Sud. L'officier est soutenu par l'esprit de corps ; c'est quelque chose de semblable que l'instituteur contracte dans la **Section Spéciale**, où, fraîchement échappé de son Auvergne, de ses Alpes ou de son Jura, il est venu apprendre les éléments de l'arabe et du kabyle, se former ou se perfectionner dans la pratique du jardinage, des travaux manuels, de tout ce qui pourra lui servir dans son nouveau séjour. Le voilà donc chez ses Kabyles, dans quelque village entouré de cactus et perché sur un piton rocheux, en face de ces vastes horizons qui semblent rendre l'impression d'isolement plus poignante. Les difficultés commencent. Ici, c'est le taleb qui flaire en la nouvelle école une concurrence qui tarira les sources des petits bénéfices qu'il obtient en enseignant le Coran aux enfants : on a pris souvent le meilleur parti, celui de l'annexer à l'école. Ou bien, ce sont deux çofs hostiles, dont il faut obtenir la fréquentation commune. La leçon finie, il utilisera avec ses élèves le jardin annexé à l'école. Ce n'est pas sans quelque ironie d'abord que ces cultivateurs assez routiniers le verront se livrer à des opérations de greffage, introduire des légumes nouveaux. Mais, si les résultats lui donnent raison, on viendra à lui, on le consultera ; et quelques petits services rendus à propos poseront **son autorité dans le village**.

« C'est aux lettres d'instituteurs que publie le Bulletin de l'Enseignement des Indigènes, sortes de Lettres Edifiantes de ces Missions d'un nouveau genre, que j'emprunte ces traits... » (1)

BOUZARÉA, ÉCOLE NORMALE - IMPÉRIALE "

Bouzaréa n'a pas seulement travaillé pour l'enseignement algérien. La première Ecole Normale coloniale a encore doté l'« Empire » de quelques-uns des organisateurs et des meilleurs maîtres de l'enseignement public dans les autres colonies françaises. En particulier, en Afrique Noire, beaucoup des nôtres sont partis emportant avec l'esprit de Bouzaréa, les méthodes et procédés ici en usage, pour faire bénéficier les colonies plus jeunes de l'expérience pédagogique de Bouzaréa dans son devoir d'aïnesse. (2)

« ...L'Ecole de Bouzaréa, écrivait, en 1905, M. Paul Bernard, est représentée à Porto-Novo, Tombouctou, à Médine, à Kayes, à Ségou-Sikorro, à Madagascar, au Tonkin... » et, dans le Bulletin des Indigènes de cette époque, M. Bernard, voulant donner à ses lecteurs des nouvelles de ces enfants perdus de la Section et du Cours Normal, entreprit de publier quelques-unes des lettres qu'ils lui adressaient et dont nous voudrions citer quelques passages.

Voici le Sectionnaire Dimanche (promotion 1902) qui, nommé en premier lieu à Médine (Haut Sénégal) fut ensuite mis à la tête de l'école régionale de Ségou-Sikorro : « ce sont, écrit-il, les résultats obtenus en appliquant à mon ancien poste de Médine, les méthodes et les procédés enseignés à la Section Spéciale qui m'ont fait choisir par M. le Gouverneur, pour remplir les fonctions de directeur à Ségou-Sikorro. Vous savez mieux que moi, M. le Directeur, ce qui se fait à Bouzaréa, mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il ne se passe pas un jour, pas une heure, sans que j'aie à mettre en pratique, l'in au moins des principes qui y sont enseignés. Toutes les leçons, celles de mes moniteurs (que j'ai mis au courant) aussi bien que les miennes sont faites suivant les méthodes qu'on nous enseigne chez vous... ». «...Si je réussis, écrit encore M. Dimanche

(1) VIDAL DE LA BLACHE: Conférence faite à l'Union Coloniale Française le 25 février 1897.

(2) ... « L'Ecole Normale de Bouzaréa a montré la voie depuis longtemps à l'Ecole Normale de Saint-Louis. ...L'administration des colonies nous a même emprunté quelques instituteurs pour ses écoles de l'A.O.F... » C. JEANMAIRE (Bulletin de l'Enseignement des Indigènes, 1904, p. 21).

VOYAGES DE LA SECTION

**Sur les premières dunes
du Grand Erg (1935)**

Près du lac Témacine (1935)



Dans les Jardins du Schtett (1936)

A Ain El-Ithel (1935)



Au centre. — Au Tombeau de la Chrétienne 1905)
sous la conduite de M. P. Bernard, directeur de l'Ecole Normale
et de M. Ch. Dumas, directeur de la Section Spéciale

dans une autre lettre, je devrai en reporter tout l'honneur à la Section Spéciale de Bouzaréa ». (1)

Ancien élève du Cours Normal, M. Ould Hamoun, autre correspondant de M. P. Bernard, lui adresse une relation de son voyage et de ses débuts en Côte d'Ivoire où l'enseignement commençait seulement à être organisé : « ...chacun agit suivant sa propre initiative. Peu après mon arrivée, j'établis, en m'inspirant des principes des écoles indigènes d'Algérie, un plan d'études que j'adaptais du mieux qu'il me fut possible au nouveau milieu dans lequel je me trouvais. Quant à la méthode, je suivis celle qui m'a été enseignée au Cours Normal et qui a fait ses preuves dans les écoles kabyles ou arabes. Je me suis particulièrement occupé de l'enseignement du langage afin de mettre au plus vite les élèves en état de tenir une petite conversation en français... »

A Porto-Novo (Dahomey), nous trouvons à la même date, deux anciens sectionnaires, M. Chatelain, directeur, qui ouvrit l'école en 1902 et M. Brulard. Celui-ci relate que les programmes scolaires algériens ont été adoptés dans leurs grandes lignes au Dahomey, « dans l'esprit et dans la méthode... Quant aux directions pédagogiques reçues à la Section Spéciale, elles nous sont de la plus grande utilité. »

Autres anciens élèves de Bouzaréa, M. Toulouse, M. Cros qui dirigea pendant longtemps, après le sectionnaire Saintot (promotion 1897-98), l'école de Fils de Chefs de Kayes, puis l'école professionnelle de Porto-Novo ; M. Pourcel, créateur de l'école régionale de Tombouctou et qui mourut au Soudan. A l'heure actuelle, c'est encore un ancien sectionnaire. M. Quilichini (promotion 1903-1904), depuis trente ans en A.O.F., qui dirige cette école.

En 1911, M. Olivier, chef-adjoint du Cabinet du Gouverneur Général de l'A.O.F., fut chargé d'une mission en Algérie ayant pour but de renseigner le Gouverneur sur les principes pédagogiques appliqués dans les écoles primaires d'Algérie, et notamment d'étudier l'organisation et le fonctionnement de l'Ecole Normale de Bouzaréa. En remerciant, l'année suivante, le Directeur de l'Ecole Normale, M. ab der Halden, de l'importante documentation que celui-ci avait pu lui fournir au sujet de son enquête, M. Olivier déclarait : « ...ce travail nous sera des plus utiles et votre expérience, ainsi que vos leçons, nous éviteront bien des tâtonnements ».

A la suite de cette mission, les méthodes de Bouzaréa eurent, en 1913, l'occasion de manifester leur valeur, éprouvée par le choix, comme

(1) Cf. encore in Bulletin de l'Enseignement des Indigènes, 1905, p. 168, un extrait de la Quinzaine *Coloniale* (n° du 25 août 1905), où, sous la plume de M. MAIROT, chargé de mission dans les écoles indigènes d'A.O.F., nous lisons ceci : « ...Le programme soudanais, calqué en partie sur celui qui est mis en pratique au cours normal de la Bouzaréa... etc. »

directeur de l'Ecole Normale de Dakar, du directeur de notre Ecole annexe, l'ancien sectionnaire Quilici. Celui-ci, auquel notre ancien Recteur, M. Georges Hardy qui l'a bien connu en A.O.F., rend plus loin un hommage mérité, devait, après la démobilisation, être nommé Inspecteur de l'Enseignement à Beyrouth, propageant ainsi, dans le Proche-Orient, après l'Afrique Occidentale, les techniques apprises à Bouzaréa. M. Quilici fut remplacé plus tard par le sectionnaire Gallin, lequel fit toute sa carrière en A.O.F. comme directeur de la Médersa de Djenné, puis comme chef de service de l'enseignement en Côte d'Ivoire et au Dahomey. M. Lallement, ancien professeur à Bouzaréa, fut, lui aussi, détaché en A.O.F., où il exerça les fonctions d'inspecteur de l'enseignement.

Et pourrions-nous, dans cette énumération bien incomplète, oublier le nom et l'œuvre récente de l'ancien sectionnaire Paul Fabre (promotion 1900-1901), l'auteur de ces deux livres délicieux : **La Randonnée** et **Les Heures d'Abéché**, qui obtint, pour ce second ouvrage, en 1936, le Grand Prix de Littérature Coloniale. Livre où l'observation minutieuse de la classe et de ses alentours, des heures scolaires et des autres, se mêle à la méditation, l'humour à la poésie, la sagacité pédagogique à la sagesse recherchée et conquise. Très beau livre ; confiance sans tapage, sans fausses couleurs exotiques, d'une émouvante sincérité et qui nous intéresse, nous autres, plus que quiconque. Car, à plus d'une reprise, l'ancien sectionnaire Fabre sait, discrètement et délicieusement, rappeler ce qu'il doit à cette Bouzaréa où il apprit à faire l'école aux petits noirs du Ouadaï.

*

**

Toutefois, c'est le **Maroc** qui a, comme fonctionnaires de l'Instruction Publique ou des autres Services, pu le mieux apprécier la valeur de l'enseignement de Bouzaréa et la qualité des maîtres qu'elle a formés, au moment où le jeune Protectorat, à l'appel de Lyautey, s'organisait et constituait l'état-major de ses cadres. « La Bouzaréa, écrit M. Louis Brunot, a donné au Maroc une quarantaine de bons fonctionnaires ou colons. C'est un titre !... »

Pendant quelques années du reste, avant qu'il pût songer à préparer sur place ses propres instituteurs, le Maroc demanda à la Section Spéciale de Bouzaréa de lui fournir de jeunes maîtres. Par ailleurs, détachés au service de l'empire chérifien, d'anciens élèves ou sectionnaires de notre Ecole arrivèrent très vite à occuper là-bas des postes de choix. C'est, par exemple, **M. Nehlil** qui, après avoir été attaché au cabinet militaire de Lyautey comme officier interprète, fut chargé de fonder à Rabat l'Ecole Supérieure de langue arabe et de dialectes berbères, devenue l'Institut des Hautes Etudes Marocaines. Ses premiers collaborateurs furent justement deux anciens élèves de l'Ecole Normale de Bouzaréa : **MM. Louis Laoust** et **Louis Brunot**. Ce dernier, parvenu au grade de docteur ès Lettres, est

depuis 1936, chef du service de l'enseignement musulman, en même temps qu'il dirige l'Institut ouvert par M. Nehlil, et où enseigne un autre de leurs camarades, M. Moïse Buret. Plusieurs arabisants, anciens élèves de Bouzaréa, enseignent également dans les lycées et écoles du Maroc et nous nous excusons de ne pouvoir tous les citer. Ce qu'il importe, en tout cas, de dire, c'est la contribution considérable que les uns et les autres ont apportée à l'organisation des études des langues indigènes au Maroc ; il faudrait tout un long chapitre pour publier la bibliographie de leurs ouvrages linguistiques, historiques et sociologiques. Un autre ancien sectionnaire, savant spécialiste de l'étude des Techniques et des Arts Nord-Africains, M. Prosper Ricard, est devenu directeur du Service des Arts Indigènes au Maroc. Dans le même Service, nous trouvons encore, comme Inspecteur des Arts Indigènes à Marrakech, un ancien élève de Bouzaréa, l'excellent peintre A. Mammeri dont plusieurs toiles figurent au Musée du Luxembourg. On le voit, Bouzaréa peut être fier de ses anciens élèves fixés au Maroc. Eux, de leur côté, aiment à se réclamer de l'Etablissement qui les pourvut d'une solide culture, orienta en outre la curiosité de ces chercheurs vers l'étude des langues, moeurs et coutumes indigènes, et leur dispensa de sûres méthodes de travail.

BOUZARÉA MÈNE A TOUT...

L'activité de notre ruche ne s'est pas limitée à cet essaimage pédagogique pour le plus grand bien de l'école française dans nos diverses colonies africaines. De sérieuses connaissances de base, de fortes études linguistiques, agricoles, le contact permanent avec des indigènes ont permis à nombre de nos anciens élèves de poursuivre, une fois sortis, leurs études, et de s'orienter vers les carrières administratives, militaires ou libérales. L'exemple le plus significatif de tous est, sans conteste, celui de l'admirable Biarnay dont MM. Brunot et Rousset retracent plus loin l'étonnante histoire, la féconde mais trop courte carrière.

Il serait toutefois difficile de dire combien d'anciens Bouzaréens sont devenus interprètes militaires ou civils, officiers des affaires indigènes, administrateurs de communes mixtes, contrôleurs civils, fonctionnaires des Finances, de l'Inspection du Travail, ou du Gouvernement Général. Nous trouvons même de nos anciens élèves dans des professions ou à des postes où ils ne semblaient nullement préparés par leur formation normalienne. Comme quoi, pourraient-ils dire : « Bouzaréa mène à tout, à condition... » Effectivement, appartenirent à l'École Normale ou à la Section, des médecins, des avocats, des colons, un porcelainier de Limoges, un industriel du Nord, un auteur dramatique, un Directeur des Contributions au Gouvernement Général, deux Chefs de bataillon, un Intendant militaire, un Colonel

Commandant les Territoires du Sud, un Professeur d'arabe à l'Ecole de Saint-Cyr, un autre, Professeur de berbère à l'Ecole des Langues Orientales, deux Commissaires centraux de la Ville d'Alger... Et, sans vouloir, ni pouvoir les citer tous, rappelons seulement que l'ancien chef de Cabinet de Clemenceau, aujourd'hui Procureur général près la Cour des Comptes, M. Pierre Godin, est un authentique Bouzaréen, qui se plut, tant qu'il fut Président du Conseil Municipal de Paris, à faire recevoir magnifiquement par sa Ville, nos normaliens indigènes durant leur séjour dans la Capitale...

Vraiment, « Bouzaréa mène à tout !... » Ce qui ne veut pas dire, sectionnaires, élèves d'aujourd'hui qui lirez ces lignes, qu'il faut dorénavant, dans le secret de vos heures d'études, nécessairement songer à la quitter, la petite et très modeste école primaire algérienne pour laquelle vous formez vos maîtres. Car elle a besoin de vous, la petite école ! Et, sans vouloir en rien contrarier les rêves d'avenir inspirés peut-être par les exemples de ces anciens dont je parlais plus haut, nous comptons sur vous pour enseigner demain dans la petite école algérienne qui vous attend et que, nous en sommes sûrs, vous aimerez bien.

EN TERMINANT...

...je voudrais, onzième directeur de notre Ecole, achever ce modeste Essai sur cette pensée : nous sommes, élèves, sectionnaires et maîtres d'aujourd'hui, dépositaires d'une tradition déjà longue, de travail, de conscience, de dévouement à une oeuvre magnifique, qui réclame, tant que vivra Bouzaréa, beaucoup de foi et d'amour. C'est pourquoi, avant d'entendre le témoignage des anciens qui ont bien voulu répondre à mon appel, je crois de mon devoir de porter moi-même témoignage : cette foi et cet amour, les maîtres, les élèves, les sectionnaires d'aujourd'hui, les entretiennent dans leur coeur avec un soin jaloux.

Sur notre colline ils sont, ils se veulent, les uns et les autres, les gardiens de la flamme apportée vacillante, il y a cinquante ans, de la Maison de Mustapha, mais que protège leur vigilante ferveur ; que ranimerait, si elle menaçait de s'éteindre, le grand souvenir de leurs devanciers ; une flamme qui durera autant, j'en donne l'assurance, que durera Bouzaréa...

Il me souvient d'une expression magnifique : c'était un jour où, parcourant la brousse en excursion d'études, nous fûmes, mes élèves de Tunis et moi, arrêtés par le professeur d'agriculture devant un vaste chantier de défrichement. Là, des centaines d'ouvriers, sapes et pioches en mains, aux prises depuis plusieurs semaines avec un maquis de lentisques, d'oléastres et de jujubiers, gagnaient chaque jour, au bout d'un lent et pénible effort, quelques mètres d'un humus noir jusqu'alors inculte et

désormais promis au soc des tracteurs, puis aux plus belles moissons. Sur un ton grave et presque respectueux -- tant l'effort était grand et sûre sans doute mais lente, l'avance, — le professeur dit simplement : « Voyez ; **ils font de la terre... »**

Et nous, fidèles à la consigne transmise par les anciens de la Maison qui, ici, **firent de la France**, avec nos sectionnaires, nos élèves, et pour le bonheur de l'Algérie, ici, à notre tour, nous disons :

A Bouzaréa, nous faisons de la France.

Convient-il d'ajouter qu'il m'a demandé, peut-être, cet Historique de Bouzaréa, quelques journées où, entre deux tâches, j'ai dû me pencher sur les archives et vieux registres qui racontent fidèlement la vie de notre Ecole ? Il m'a, en tout cas, valu — précieuse aubaine ! — la joie profonde de revivre, jour par jour peut-on dire, cette existence parfois mouvementée, jamais banale, toujours attachante. Grâce à ces recherches, devinant ce qui n'était pas écrit ou lisant entre les lignes, j'ai ainsi pu surprendre les confidences de mes plus lointains prédécesseurs, partager leurs soucis et leurs espoirs, m'associer à leurs joies lorsqu'ils arrivaient enfin à réaliser ce qu'ils avaient voulu. En vérité, c'est moi qui suis l'obligé de cette histoire, le plus certain bénéficiaire de l'ouvrage accompli durant les jours si pleins de ces soixante et onze années. Alors je voudrais qu'à relater les étapes de cette oeuvre, ma plume n'eût point desservi tous ceux qui ont fondé l'Ecole, protégé son berceau, lui ont permis de se développer et de s'embellir, tous ceux qui ont créé, animé l'esprit de Bouzaréa, ont eu confiance en sa mission et l'ont rêvée toujours plus grande. Enfin, parce que, à l'occasion et en l'honneur de ce cinquantenaire, j'ai tenté de raconter l'histoire d'une institution très vivante, je souhaiterais que la vie ne fût point absente de ces pages où j'ai mis, à mon tour, tout mon zèle à bien servir Bouzaréa, toute ma foi dans son avenir.

Aimé DUPUY,

Directeur des Ecoles Normales d'Alger-Bouzaréa.

Docteur de l'Université de Strasbourg,

Lauréat de l'Académie Française.